

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 11 (1923)
Heft: 48

Rubrik: Miscellanées

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MISCELLANÉES

LA GRÂCE

Gonzague TRUC, *La grâce, essai de psychologie religieuse*. — Paris, Alcan, 1918.

Cet attachant petit livre a donc cinq ans. Et même un peu plus, puisqu'il est constitué en partie par des articles de revues parus antérieurement. Il ne paraît nullement vieilli.

Le sujet en est délimité et présente une unité réelle, au travers et en dépit de la diversité des phénomènes effleurés. C'est bien ce que la dogmatique et la piété appellent la grâce que l'auteur entend étudier au cours des principales étapes de la vie religieuse : à l'origine, dans l'acte de foi et la conversion ; puis dans l'alternance des états mystiques, positifs et négatifs ; enfin, dans l'épanouissement de la sainteté. Ce qui l'intéresse, ce ne sont pas les faits en eux-mêmes, mais la commune force, l'énergie qui les anime. Et voilà de quoi nous intéresser aussi.

Le sujet est un. En peut-on dire autant du point de vue auquel il est envisagé ? Il ne semble pas. « J'ai voulu écrire, dit M. Truc en son introduction, une étude uniquement psychologique. » Et il revient là-dessus à plus d'une reprise au cours de son livre. Il estime avoir donné de la grâce une psychologie descriptive dont les croyants n'auraient nullement à s'effaroucher. N'est-il pas entendu « que Dieu n'agit pas dans l'homme en dehors des moyens humains » ? Et n'est-il pas loisible à qui le voudra d'étudier l'action divine, « en tant que phénomène, indépendamment de sa nature et de son origine, d'un point de vue tout humain » ? M. Truc paraît donc admettre le principe directeur proposé par Théodore Flournoy à ceux qui s'occupent de psychologie de la religion : réserve à l'égard des questions de transcendance. S'il l'admet, il est prompt à l'oublier, ou il n'en a pas mesuré les conséquences. Les conséquences du principe de Flournoy, c'est, de la part du psychologue, ou bien le silence sur l'aspect philosophique des phénomènes qu'il étudie, ou bien l'établissement d'une claire distinction entre son effort de psychologue et ses impressions de philosophe : effort d'objectivité scientifique d'une part ; de l'autre expression d'une foi plus ou moins rationnelle, mais subjective.

M. Truc, qui ne restera pas silencieux, n'établit pas davantage la distinction. Et il tend à présenter comme résultat de son labeur de psychologue des affirmations philosophiques en somme théologiquement très négatives encore que, à l'entendre, consolantes. Il serait « enfantin de supposer qu'un Maître inconnu nous mène par nos propres moyens vers les paradis que nous imaginons » ; ce serait là « se contenter des brillants mensonges de l'imagination » ; il faudrait abandonner toute foi en une origine divine de la grâce... Mais la grâce n'en subsisterait pas moins, d'autant plus accessible qu'elle se présenterait désormais « laïcisée », « humanisée », délivrée de la forme confessionnelle et associée à « un mouvement plus ample, plus général, et peut-être moins imparfait de l'existence ».

La psychologie de M. Truc est nuancée, rompue aux subtilités de l'analyse, assez exercée pour s'attaquer aussi bien aux sèches définitions de la dogmatique officielle qu'aux témoignages de la vie religieuse vécue. Elle définit la grâce comme étant à l'origine, dans l'acte de foi et la conversion, « adhésion sentimentale de l'individu à une valeur propre à orienter sa vie » ; puis, dans les états mystiques, « poussée d'ordre émotif qui soutient et développe la tendance initiale », poussée qui, dans les œuvres de la sainteté, groupe enfin sous son hégémonie une floraison... conforme à l'idéal conçu ». Et elle arrive, ainsi que l'on pouvait s'y attendre, à mettre le tout en étroite relation avec les variations de la sensibilité organique générale.

En étroite relation, soit. Encore que décidément tout cela demeure bien un peu vague. La *relation*, nous admettons que la psychologie la recherche et nous souhaitons qu'elle réussisse à la préciser. Mais M. Truc va plus loin. C'est ici que, sans s'en rendre compte, il franchit le pas entre l'objectivité du savant et les préférences du philosophe ; et c'est sur ce point aussi que nous faisons les plus expresses réserves personnelles : il en arrive à l'*identification* des mouvements de la grâce avec ceux de la coenesthésie, et sa laïcisation de la grâce est fondée sur cette identification. « Les opérations de la grâce restent les mêmes, écrit-il, qu'on mette à leur point de départ une impulsion mystérieuse de Dieu ou qu'on n'y voie qu'un mouvement de la vie ou des organes... Pourquoi ne restituerait-on pas au trésor mystérieux de la vie les grâces dont on se plaît à placer la source dans le Dieu personnel ? »

En effet, pourquoi pas, si la preuve était faite que le point de départ importe peu, ou point du tout ? Mais cette preuve, M. Truc est loin de l'avoir fournie ; et je ne sache pas qu'ait paru le livre vaguement annoncé à la fin de celui dont nous parlons ici, et où il se propose de décrire moins sommairement « le sentiment religieux affranchi de la religion », ou la religion de la grâce sans Dieu.

Nous avons rendu hommage au psychologue. Tout éloigné que nous

soyons de sa philosophie, saluons dans le philosophe l'évidente sincérité, cette mélancolie des sentiments qu'allège discrètement une ironie ailée, de beaux dons de poésie, la hauteur relative d'un idéal qu'il distingue, avec raison, de celui des chrétiens mais qu'il n'en regarde pas moins comme *un ordre de la grâce* : « Pour le fidèle... comme pour l'incroyant, si peu qu'ils descendent en leur pensée, cela seul importe, avant tout, dans toute vie, de se grandir des vraies grandeurs, de s'enrichir des vraies richesses, de substituer *un ordre de la grâce* à *l'ordre de la chair*. »

MAURICE NEESER.

PROTESTANTISME ANGLO-SAXON

M. le pasteur Adolf Keller, de Zurich, est en Suisse le principal ouvrier de la concentration protestante. Sa quadruple tournée de conférences aux Etats-Unis a eu pour effet d'intéresser les Eglises de ce pays à l'Europe religieuse en souffrance. M. Keller a noué des liens avec les presbytériens, surtout, puis avec l'autorité centrale du protestantisme américain : le conseil fédéral des Eglises du Christ. Il a contribué à élargir le cadre de l'Alliance presbytérienne et à déplacer son centre de gravité de la Grande-Bretagne sur le continent. C'est grâce à lui que ce vaste groupement réformé a tenu récemment ses assises à Zurich et qu'il a confié à la Fédération suisse des Eglises les œuvres de secours aux Eglises européennes en détresse. M. Keller a reçu de l'Université de Genève le doctorat en théologie *honoris causa* pour ses louables et heureux efforts. Il a rendu à la Suisse protestante des services éminents.

L'opuscule qu'il a publié récemment (*Dynamis, Formen und Kräfte des amerikanischen Protestantismus*, 166 p. 8°, Tübingen, Mohr, 1922) est le résumé de ses voyages et le fruit de ses conversations avec les principaux représentants du protestantisme américain.

Qu'il nous soit permis, en passant, d'exprimer le regret que la Suisse romande n'ait pas eu son délégué à elle, pour accompagner M. Keller. Les deux centres historiques de la Réforme en Suisse auraient pu faire entendre leur voix au delà des mers ; et l'on eût tiré grand profit en deçà de la Sarine des récits qu'aurait pu faire le délégué welche. Des circonstances imprévues ont empêché qu'il en fût ainsi ; espérons que l'occasion se présentera bientôt où Genève pourra faire entendre sa voix dans le Nouveau-Monde.

Le grand intérêt de la publication de M. Keller réside dans la description qu'il fait des nombreuses Eglises et congrégations diverses qui constituent le protestantisme contemporain aux Etats-Unis. Signalons en particulier les quatrième et cinquième chapitres qui traitent du rôle international du protestantisme américain ; ils constituent à nos

yeux la partie la plus importante du livre de M. Keller. Il faut remercier aussi l'auteur d'avoir donné une liste précieuse des dernières publications relatives aux questions qu'il aborde.

Nous apprécions moins les développements historiques et les jugements que l'auteur porte sur le passé. De deux choses, l'une. Ou bien l'ouvrage de M. Keller a des prétentions scientifiques, alors il devait au lecteur un exposé moins sommaire ; ou bien il n'a pas d'autre but que d'informer et de travailler à la propagation de certaines idées, alors les chapitres qu'il consacre à l'histoire religieuse de l'Angleterre et à la colonisation en Amérique sont de trop. Telles qu'elles sont, ses analyses historiques paraissent bien hâtives et les lacunes sont nombreuses et regrettables.

Il y a du reste un peu de tout dans cette brochure captivante, et nous pensons que l'auteur reviendra, à tête reposée, sur telle période du passé ou sur tel problème d'actualité que son premier ouvrage n'a fait qu'effleurer. Quoi qu'il en soit, nous lui sommes reconnaissant du travail si suggestif qu'il vient de nous donner ; il a su éveiller notre intérêt chrétien pour la grande république sœur.

* * *

L'ouvrage de M. Otto Baumgarten, professeur de théologie pratique à l'Université de Kiel, dont nous voudrions parler maintenant (*Religiöses und kirchliches Leben in England*, 122 p. in-8, Leipzig, Teubner, 1922), a un autre caractère. Il fait partie d'une publication collective, le *Handbuch der englisch-amerikanischen Kultur*, destinée à faire connaître à l'Allemagne l'état actuel de la vie intellectuelle et religieuse dans les pays anglo-saxons (1).

Son opuscule esquisse, d'une façon concise et claire, les différents types de la piété anglaise. L'anglicanisme, tout d'abord, dans sa triple expression : *high*, *low* et *broad*. Puis viennent le puritanisme, le méthodisme, les Eglises baptistes, les Quakers, les sectes du type eschatologique (adventistes, irvingiens, darbystes). Enfin l'Armée du Salut et l'esthétisme de Ruskin.

Quoique sa tâche soit plus limitée que celle que s'est donnée M. Adolf Keller, la brièveté de l'exposé est souvent regrettable. Le sujet était trop vaste pour un ouvrage aussi restreint.

Les jugements portés par M. Baumgarten sont parfois discutables dans les détails ; ils sont cependant en général bienveillants et équitables, l'auteur se tenant à égale distance d'un enthousiasme inconsidéré et du dénigrement systématique.

E. PLATZHOFF-LEJEUNE.

(1) Les autres fascicules de cette collection concernent l'histoire, la philosophie, l'art et la vie économique ; ils sont dûs à divers auteurs, sous la direction de M. W. Dibelius, professeur de littérature à Bonn.

L'EXPÉRIENCE RELIGIEUSE ET LA FOI

M. le pasteur Emil Brunner, d'Obstalden, qui fut le premier boursier suisse des Eglises d'Amérique, a fait paraître, il y a deux ans déjà, la dissertation qui lui a ouvert les portes de l'Université de Zurich, où il professe en qualité de privat-docent. M. Brunner, qui se rattache à la tendance qu'incarne aujourd'hui notre compatriote le professeur Karl Barth, de Göttingen, a intitulé son étude : *Erlebnis, Erkenntnis, Glaube* (127 p. in-8, Tübingen, Mohr, 1921).

L'auteur oppose l'objectivité de Dieu à la tendance subjective et anthropologique qui caractérise, selon lui, la théologie depuis la Renaissance et surtout depuis l'apparition du rationalisme du XVIII^e siècle. Il voit dans la méthode historique de la *religionsgeschichtliche Schule* et dans la méthode psychologique, si en vogue aujourd'hui en France et dans les pays anglo-saxons, les deux aspects d'une même tendance, pernicieuse selon lui, celle du subjectivisme dissolvant. La théologie semble avoir perdu aujourd'hui le sens de ce qui n'est pas humain, de ce qui est objectif dans la religion. La foi n'est plus qu'une vie (*Erlebnis*), un accident. A force de vouloir dégager l'alliance humain et l'enveloppe historique des formes de la foi, le fond divin, permanent et identique à lui-même, s'est perdu. Le froid relativisme historique d'un Troeltsch et le romantisme psychologique d'un Heiler sont les deux aboutissants extrêmes d'une évolution séculaire avec laquelle il faut rompre. Arrivée au fond d'un cul de sac, il faudra bien que la théologie rebrousse chemin.

Mais dans quelle direction ? Les représentants du subjectivisme romantique et pragmatiste (Schleiermacher et Ritschl) sont des ennemis moins dangereux que le relativisme historique et le mysticisme analytique qui sont à la mode aujourd'hui. Sans doute, il ne faut pas restaurer l'intellectualisme hégélien, ni l'orthodoxie, mais il faut défendre l'objectivité de la foi contre les attaques du naturalisme anthropologique et du pragmatisme.

Nous ne pouvons pas songer à suivre l'auteur dans le développement de ces thèses. Après avoir analysé la religion comme vie (*Erlebnis*) et comme connaissance (*Erkenntnis*), deux demi-vérités provisoires, il démolit le psychologisme et l'historisme par des arguments qui nous semblent forts. M. Brunner ne revient pas impunément d'Amérique, c'est outre-mer qu'il a pu affronter le psychologisme avec ses prétentions à se substituer à toute autre forme de pensée ; il assène du reste de rudes coups à l'intellectualisme. La critique qu'il fait de la philosophie de Bergson et des psychologues américains nous a paru particulièrement incisive.

Comme c'est souvent le cas, la partie critique vaut mieux que l'essai positif de construction que nous propose M. Brunner. La pure objecti-

vité de la foi ne se démontre pas aussi facilement que se démolissent les pseudo-vérités de ses adversaires.

Nous en arrivons au *saut* de Kierkegaard, de Kutter, de Kant, à l'aperception pure qui rompt les cadres du mécanisme, à l'irrationnel, à l'inexplicable, à ce qui est au-delà de l'espace et du temps, à l'inconditionné, hors de toute réalité existante.

M. Brunner est un représentant typique de cette école qui incarne la réaction contre l'historisme et le psychologisme et dont les représentants sont animés d'une profonde piété. Est-ce là leur mérite unique ? Il serait grand, certes. Ou bien ajoutent-ils à cette qualité essentielle la puissance d'édifier une construction scientifique qui tienne debout ?

Une chose est certaine, c'est que notre époque a soif d'objectivité et d'absolu. Elle étouffe dans l'atmosphère du subjectivisme analytique. L'âme moderne veut revenir à la synthèse, elle définit la foi comme une libération des contingences ; et la théologie qui systématise ces aspirations s'inspire parfois d'une attitude très conservatrice à l'égard des faits chrétiens. Nous saluons ce mouvement comme une réaction nécessaire contre l'emprise du relativisme desséchant, mais nous gardons quelques doutes sur ses effets pratiques et sur la piété qui en sera la conséquence.

E. P.-L.

UNE NOUVELLE HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE

Le professeur Karl Joël, de Bâle, dont on connaît les publications distinguées sur le romantisme, sur Nietzsche, sur le libre arbitre, a voué de tout temps une grande tendresse à la pensée antique. Nous lui devons une thèse sur l'évolution de la pensée de Platon, et deux volumes sur le Socrate de Xénophon et de Platon, publiés il y a plus de vingt ans déjà. Il nous offre aujourd'hui le fruit de son enseignement si goûté à l'Université de Bâle, dans un premier volume, intitulé *Geschichte der antiken Philosophie* (xvi, 996 p. in-8. Tübingen, Mohr).

Il y a là plus qu'une simple histoire de la philosophie. M. Joël a écrit une véritable histoire de la civilisation, de la pensée, de l'âme antiques. Il ne sépare la philosophie ni de la littérature, ni des arts, ni de la politique. Chacun connaît la magistrale histoire de la philosophie moderne de Wilhelm Windelband (2 vol. Leipzig, 4^e éd. 1907), ce pur chef-d'œuvre qui, dans son genre, n'a pas été surpassé ; M. Joël nous offre, pour l'antiquité, le digne pendant de cette œuvre classique.

Rien de plus différent, par exemple, que la méthode du professeur de Bâle et celle d'Ed. Zeller. Certes Zeller restera le fondement solide de toutes les recherches de détail dans ce domaine ; mais combien plus attrayante est l'œuvre de M. Joël. S'adressant à un cercle de

lecteurs plus étendu, il s'est efforcé de rendre la pensée antique aussi vivante et aussi actuelle que possible : un voyage en Grèce et dans l'Italie méridionale lui a permis de brosser un tableau aussi brillant que fidèle de la civilisation grecque dans son unité.

M. Joël consacrera trois volumes à son histoire de la philosophie antique. Le premier, seul paru, s'arrête à Platon qui, avec Aristote, formera la matière du tome second ; le troisième conduira le lecteur jusqu'à l'époque chrétienne, et au-delà. Nous attendons avec impatience la suite de cette grande œuvre ; on nous apprend, du reste, que le manuscrit du tome second est à peu près achevé.

Bornons-nous, pour le moment, en attendant de parler de l'ouvrage achevé, à dire à quel point la lecture du livre de M. Joël est agréable et féconde. Il vient à temps selon nous. Dans les temps troublés que nous traversons, c'est une fête pour l'esprit et un réconfort que de se plonger dans la pensée de ceux qui ont créé notre civilisation.

L'ouvrage de M. Joël n'est pas un manuel d'étudiant, ni un précis pour l'examen. Il remplace plutôt le cours et est admirablement à la portée de la jeunesse studieuse. Il lui inspirera cet amour et cette connaissance approfondie de l'antiquité que possédaient nos devanciers à un si haut degré, et qui s'en va se perdant de plus en plus. Avec la connaissance de la langue grecque, celle de l'esprit hellénique diminue et menace de disparaître. Nous avons la conviction qu'il n'y a là qu'un phénomène temporaire ; l'histoire fournit de nombreux exemples d'un pareil abandon de l'antiquité classique, suivi d'un retour décisif. Il reste que l'état actuel des connaissances classiques est déplorable. Des œuvres comme celles de M. Joël contribueront à ramener l'attention des lettrés à l'antiquité. Nous souhaitons que le professeur de Bâle achève sans retard sa vaste entreprise ; l'intérêt et la reconnaissance de ses lecteurs ne lui feront pas défaut.

E. P.-L.

UN MÉDECIN HÉTÉRODOXE DU XVII^e SIÈCLE

Hans-Jakob AMMANN. *Reise ins gelobte Land.* 4^e Ausgabe. Zurich,
Polygraphisches Institut, 1919.

La valeur documentaire du récit que le chirurgien zurichois H.-J. Ammann a laissé de son voyage en Terre Sainte, fait en 1612, a déjà été signalée par d'autres, nous n'avons pas à y revenir. Peut-être serait-il intéressant de comparer les descriptions d'Ammann à celles plus modernes que nous devons à F. Bovet et à P. Laufer ; peut-être le lecteur non-théologien trouvera-t-il aujourd'hui un regain d'actualité aux observations que l'intelligent voyageur du XVII^e siècle a faites en

Turquie et en Anatolie. Mais étant donné que nous ne disposons que de peu de place, nous aimerais voir en H.-J. Ammann, sans méconnaître son originalité scientifique et son caractère attrayant, le théologien hétérodoxe. Car il fut cela. M. le pasteur Waldburger, à la demande de l'éditeur (qui est un descendant de l'auteur), a réussi par le moyen d'un certain nombre de notes critiques et d'une introduction fort bien écrite, à nous présenter sous cet angle inattendu la figure du chirurgien voyageur. Donc sous le règne presque incontesté de l'orthodoxie réformée, dans la ville de Zwingli, il se trouve un homme, qui non seulement refuse d'assister au culte public — ce qui, on le sait, était à l'époque plus qu'un manque aux convenances sociales, mais un délit, — mais qui ne craint pas d'afficher des opinions religieuses très différentes de celles qui étaient enseignées par l'Eglise. Si Ammann échappa au sort de Servet, soit qu'il ait bénéficié des sympathies personnelles de l'Antistes Breitinger, soit que le professeur de logique Stucki l'ait traité avec plus de charité et de largeur d'esprit qu'on n'eût pu attendre en ce temps-là (elle est jolie la comparaison qu'il fait de notre hérétique avec « une vitre cassée qu'il faut manier d'une main légère » ; ce n'est pas du Calvin, c'est du Castellion) il n'en reste pas moins que H.-J. Ammann a dû répondre à plusieurs reprises de son hétérodoxie devant les autorités civiles et religieuses qui, à bien des égards, faisaient alors un pouvoir. Que lui reprochait-on, à ce brave médecin ? Certaines tendances apocalyptiques, qui apparaissent toujours avec une certaine virulence aux époques troublées. Les démêlés d'Ammann avec l'Eglise zurichoise commencèrent en 1634, en pleine guerre de trente ans ; une hostilité assez marquée contre le pastorat, le pédobaptisme et le serment, hostilité qui rappelle l'anabaptisme, enfin et surtout une christologie assez confuse, toute basée sur la théopneustie et sur la nécessité qu'elle entraîne forcément à prendre certains textes dans un sens allégorique. Il y a du gnosticisme là dedans, de la nuance docétiste et valentinienne, peut-être avec des éléments empruntés à Marcion. Comment Ammann est-il arrivé à rencontrer ces lointaines hérésies ? La question n'est pas sans intérêt. Pour y répondre, M. Waldburger signale le fait que comme médecin Ammann avait lu les écrits de Paracelse et que plus tard il doit avoir pratiqué les ouvrages de Jakob Boehme. Une telle recherche s'éloigne moins de l'actualité qu'elle n'en a l'air ; les tendances mystiques ne sont-elles pas nombreuses et puissantes aujourd'hui ?

A. MAMBOURY.

HISTOIRE D'EGYPTE

W. M. FLINDERS PETRIE. *A History of Egypt from the Earliest Kings to the XVIIth Dynasty.* — London, Methuen and Co, 1923.

L'histoire d'Egypte de M. Fl. Petrie, dont les six volumes embrassent toutes les périodes successives depuis les origines jusqu'à Mohammed Ali, est un instrument de travail de tout premier ordre, à la portée, non seulement des spécialistes, mais de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire d'Orient.

Le premier volume, qui datait de 1894, c'est-à-dire d'un moment où l'on ne connaissait pour ainsi dire rien de l'Egypte primitive, vient d'être réédité, entièrement refondu et mis au point d'après les nouvelles découvertes. Le plan est le même que dans la première édition et comporte un bref exposé de chaque règne avec une liste des monuments contemporains, liste très complète et par là même extrêmement précieuse, où les rois thinites en particulier sont bien mis en lumière et classés aussi bien qu'il est possible de le faire aujourd'hui.

On remarquera que l'auteur ne parle pas de la période dite préhistorique ; c'est une lacune regrettable, puisque toute la question encore si confuse de l'origine des Egyptiens est ainsi éludée. Ce fait s'explique par le but même poursuivi par l'auteur, qui était de donner une histoire purement documentaire.

G. JÉQUIER.

UNE NOUVELLE TRADUCTION DE FREUD

S. FREUD. *La psychopathologie de la vie quotidienne.* Traduit de l'allemand par S. Jankélévitch. 1-321 p. Payot, Paris 1922.

Cet ouvrage est la suite naturelle de l'«Introduction à la psychanalyse» dont nous avons signalé en son temps l'apparition, car il en vérifie les théories par des exemples tirés de la vie de chaque jour. Il montre à quel point le moindre de nos gestes, et la plus insignifiante de nos paroles sont capables de révéler les tendances les plus profondes de la vie psychique et de manifester l'aspect le plus intime de notre personnalité. Les oubliés de noms propres ou de mots, les souvenirs d'enfance et «de couverture», les lapsus, les méprises et les maladresses, etc., tout est passé en revue.

Un chapitre particulièrement intéressant pour le philosophe est celui où Freud étudie les pressentiments, les suggestions attribuées au hasard. D'après lui, il n'y aurait dans ces phénomènes aucun élément objectif. « Je pense, dit-il, que pour une bonne part, la conception

mythologique du monde, qui anime jusqu'aux religions les plus modernes, n'est autre chose qu'une psychologie projetée dans le monde extérieur » p. 298. L'obscurе connaissance des faits psychiques inconscients s'objective et se reflète dans la construction d'une réalité suprasensible, et les phénomènes connus sous le nom d'avertissement, de rêve prophétique, d'expérience télépathique, de manifestation de forces suprasensibles, etc., ne sont probablement, d'après Freud, que de simples produits de l'imagination sans aucun rapport avec la réalité. Du moins, déclare ce dernier, « je ne me suis jamais trouvé dans le cas d'éprouver quoi que ce soit qui pût faire naître en moi la croyance aux miracles. Comme tous les hommes, j'ai eu des pressentiments et éprouvé des malheurs, mais il n'y a jamais eu coïncidence entre les uns et les autres, c'est-à-dire que les pressentiments n'ont jamais été suivis de malheurs et que les malheurs n'ont jamais été précédés de pressentiments » p. 301.

A. R.

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE
